

Le nazisme une invention américaine ?

Par Nos Libertés le vendredi 28 mars 2008

Nos
Libertés.org



"Le Monde Diplomatique"

Racisme et eugénisme pendant l'entre-deux-guerres

Par Michaël Löwy et Eleni Varikas.

Avril 2007

[L'article](#)

Précurseurs et alliés du nazisme aux États-Unis

Publié il y a un an, le roman de Philip Roth « Le Complot contre l'Amérique » imaginait l'arrivée à la présidence des États-Unis, en 1940, de Charles

Lindbergh. Si la victoire du célèbre aviateur, antisémite notoire et sympathisant du régime nazi, sur Franklin Delano Roosevelt relève de la fiction, l'influence du nazisme outre-Atlantique était bien réelle. A preuve les écrits de Henry Ford. Plus : les tenants américains de l'eugénisme et du racisme ont inspiré Adolf Hitler.

Certains, comme Daniel Goldhagen, ont essayé d'expliquer le nazisme par une perversité antisémite exclusivement allemande ; d'autres, comme Ernst Nolte, dans un esprit visiblement apologétique, parlent de comportement « asiatique » ou d'imitation des bolcheviks. Et si, comme l'a si tôt perçu Hannah Arendt, le racisme et l'antisémitisme nazis avaient plutôt des sources occidentales (1), et même des filiations nord-américaines ? En effet, parmi les lectures favorites des fondateurs du IIIe Reich se trouve le livre d'un personnage américain hautement représentatif : Henry Ford. Par ailleurs, les doctrines scientifiques et les pratiques racistes politiques et juridiques des Etats-Unis ont eu un impact non négligeable sur les courants équivalents en Allemagne.

Cette connexion américaine remonte tout d'abord à la longue tradition de la fabrication juridique de la race – une tradition qui exerce une grande fascination sur le mouvement nazi dès ses origines. En effet, pour des raisons historiques, liées entre autres à la pratique ininterrompue, des siècles durant, de l'esclavage des Noirs, les États-Unis offrent le cas peut-être unique d'une métropole qui a exercé, et sur son propre sol, une classification raciste officielle comme fondement de la citoyenneté.

Qu'il s'agisse des définitions de la « blancheur » et de la « noirceur » qui, nonobstant leur instabilité, se succèdent depuis trois siècles et demi comme catégories juridiques, qu'il s'agisse des politiques d'immigration enviées par Adolf Hitler dès les années 1920 ou encore des pratiques de stérilisation forcée dans certains Etats plusieurs décennies avant la montée du nazisme en Allemagne, la connexion américaine offre un terrain privilégié, bien qu'aucunement unique, pour repenser les sources proprement modernes du

nazisme, les continuités inavouées de celui-ci avec certaines pratiques politiques des sociétés occidentales (y compris démocratiques).

La stérilisation forcée institutionnalisée

Denoncer l'antisémitisme et le judéocide est une des composantes importantes de la culture politique dominante des États-Unis aujourd'hui. Tant mieux. Il règne, en revanche, un silence gêné sur les liens, les affinités, les connexions entre personnages importants de l'élite économique et scientifique du pays et l'Allemagne nazie. Ce n'est qu'au cours des dernières années que sont parus des livres qui abordent de front ces questions embarrassantes. Deux de ces ouvrages nous semblent mériter une attention particulière : *The Nazi Connection* (2), de Stefan Kühl, et *The American Axis* (3), de Max Wallace. Kühl est un universitaire allemand qui a fait des recherches aux États-Unis, et Wallace un journaliste américain établi de longue date au Canada.

« Il y a aujourd'hui un pays où l'on peut voir les débuts d'une meilleure conception de la citoyenneté », écrivait Hitler en 1924. Il se référait à l'effort des États-Unis pour maintenir la « prépondérance de la souche nordique », pour leur politique relative à l'immigration et à la naturalisation. Le projet d'« hygiène raciale » développé dans *Mein Kampf* prenait pour modèle l'Immigration Restriction Act (1924), qui interdisait l'entrée des États-Unis aux individus souffrant de maladies héréditaires ainsi qu'aux migrants en provenance de l'Europe du Sud et de l'Est. Quand, en 1933, les nazis ont mis en place leur programme pour l'« amélioration » de la population par la stérilisation forcée et la réglementation des mariages, ils se sont ouvertement inspirés des États-Unis, où plusieurs États appliquaient déjà depuis des décennies la stérilisation des « déficients », une pratique sanctionnée par la cour suprême en 1927.

L'étude remarquable de Kühl retrace cette sinistre filiation en étudiant les liens étroits qui se tissent entre eugénistes américains et allemands de l'entre-deux-guerres, les transferts des idées scientifiques et des pratiques juridiques et

médicales. Bien documentée et défendue avec rigueur, la thèse principale de l'auteur est que le soutien continu et systématique des eugénistes américains à leurs collègues allemands jusqu'à l'entrée des Etats-Unis dans la seconde guerre mondiale, leur adhésion à la plupart des mesures de la politique raciale nazie ont constitué une source importante de légitimation scientifique de l'Etat raciste de Hitler.

A l'encontre d'une partie considérable de l'historiographie dominante, Kühl montre que les eugénistes américains qui se sont laissé séduire par la rhétorique nazie de l'hygiène raciale n'étaient pas qu'une poignée d'extrémistes ou de marginaux, mais un groupe considérable de scientifiques dont l'enthousiasme ne s'est pas atténué quand cette rhétorique est devenue réalité. L'étude des mutations de ces rapports entre les deux communautés scientifiques permet au sociologue et historien allemand de mettre en lumière les aspects multiples de l'influence qu'ont exercée sur les adeptes de l'hygiène raciale les « progrès » de l'eugénisme américain – notamment l'efficacité d'une politique d'immigration qui « combinait la sélection ethnique et eugéniste » – et le succès qu'a connu le mouvement eugéniste américain en faisant adopter des lois en faveur de la stérilisation forcée.

Pendant que, dans la république de Weimar, travailleurs sociaux et responsables de la santé publique se préoccupaient de réduire les coûts de la protection sociale, les spécialistes de l'hygiène raciale avaient les yeux tournés vers les mesures de stérilisation forcée pratiquées dans plusieurs Etats de l'Amérique du Nord pour réduire le coût des « déficients ». La référence aux États-Unis, premier pays à institutionnaliser la stérilisation forcée, abonde dans toutes les thèses médicales de l'époque. Une des explications souvent avancées pour expliquer ce statut d'avant-garde dont jouissait l'eugénisme américain était la présence des Noirs, qui aurait « obligé très tôt la population blanche à recourir à un programme systématique d'amélioration de la race ». Cette même explication sera avancée plus tard par les apologistes américains du régime nazi comme le généticien T. U. H. Ellinger, qui comparait la persécution des Juifs au traitement

brutal des Noirs aux Etats-Unis.

Avec la montée du nazisme, les eugénistes américains, à l'exemple de Joseph DeJarnette, membre d'un mouvement de promotion de la stérilisation en Virginie, découvrent avec surprise et fascination que « les Allemands nous battent à notre propre jeu... ». Ce qui n'empêche pas, du moins jusqu'à l'entrée en guerre des États-Unis (décembre 1941), leur soutien actif aux politiques racistes des nazis, pas plus que le silence de la grande majorité des eugénistes devant la persécution des Juifs et des Tziganes, des Noirs du IIIe Reich. Certes la communauté eugéniste ne fut pas homogène, comme le montrent les dénonciations virulentes de scientifiques comme les eugénistes socialistes Herman Muller et Walter Landauer ; celles du généticien progressiste L. C. Dunn et du célèbre anthropologue Franz Boas. Mais, contrairement aux deux derniers, qui étaient critiques envers l'eugénisme, Muller et Landauer menaient une critique « scientifique » du nazisme qui, tout en niant la hiérarchie des races, reconnaissait le besoin d'améliorer l'espèce humaine par la promotion de la reproduction des individus « capables » et la prohibition de celle des individus « inférieurs ».

Un vocabulaire biologique, médical et hygiéniste

Le chapitre 6 du livre de Köhl, « Science et racisme. L'influence des concepts différents de la race sur les attitudes envers les politiques racistes nazies », apporte un démenti à la thèse canonique selon laquelle les tendances « pseudo-scientifiques » de l'eugénisme américain – responsables de la loi raciste de 1924 sur l'immigration – auraient cédé la place, dès les années 1930, à un eugénisme progressiste plus « scientifique » en rupture totale avec l'hygiène raciale.

La typologie complexe que construit l'auteur démontre que les différenciations au sein du mouvement eugéniste américain n'avaient rien à voir avec son devenir plus « scientifique ». Il souligne que la lutte à l'intérieur de la communauté scientifique internationale au sujet de la politique raciale nazie

était avant tout une lutte entre des positions scientifiques divergentes relatives à l'amélioration de la race et aux moyens scientifiques, économiques et politiques pour y parvenir.

C'est la raison pour laquelle l'auteur propose deux notions – « racisme ethnique » et « racisme génétique » –, qu'il estime nécessaires pour la compréhension du phénomène étudié. Le premier fut condamné ouvertement par le tribunal de Nuremberg en 1946 ; pour le second, ce fut plus difficile. D'une part, la plupart des hygiénistes raciaux n'ont pas été jugé(e)s pour la stérilisation forcée de quatre cent mille personnes. D'autre part, la recherche récente a montré qu'une partie de l'accusation a essayé de présenter les massacres de masse et les expériences dans les camps comme des pratiques séparées de l'« eugénisme authentique ».

En 1939, Ellinger écrivait dans le *Journal of Heredity* que la persécution des juifs n'était pas une persécution religieuse, mais « un projet d'élevage de grande échelle visant à éliminer de la nation les attributs héréditaires de la race sémitique ». Et d'ajouter : « Mais quand il s'agit de savoir comment le projet d'élevage peut être réalisé avec la plus grande efficacité, une fois que les politiciens ont décidé de sa désirabilité, même la science peut assister les nazis. » Quelques années plus tard, Karl Brandt, le chef du programme d'élimination des personnes handicapées, déclarait devant ses juges que celui-ci avait été fondé sur des expériences américaines dont certaines dataient de 1907. Il citait pour sa défense Alexis Carrel, dont une de nos universités portait encore récemment le nom (4).

L'ouvrage de Wallace analyse les rapports avec le nazisme de deux icônes américaines du XXe siècle : le constructeur automobile Ford et l'aviateur Charles Lindbergh. Ce dernier, consacré héros de l'aviation après avoir traversé pour la première fois l'Atlantique (1927), va jouer un rôle politique significatif dans les années 1930, comme sympathisant américain du IIIe Reich et, à partir de 1939, comme un des organisateurs (avec Ford) de la campagne contre Roosevelt,

accusé de vouloir intervenir en Europe contre les puissances de l'Axe.

Moins connu, le cas de Ford est plus important. Comme le montre très bien Wallace – c'est un des points forts de son livre –, *The International Jew* (1920-1922), de Ford (lire « Henry Ford, inspirateur d'Adolf Hitler »), inspiré par l'antisémitisme le plus brutal, a eu un impact considérable en Allemagne. Traduit dès 1921 en Allemand, il a été l'une des principales sources de l'antisémitisme national-socialiste et des idées de Hitler. Dès décembre 1922, un journaliste du *New York Times* visitant l'Allemagne, raconte que « le mur situé derrière la table de Hitler, dans son bureau privé, est décoré d'un large tableau représentant Henry Ford ». Dans l'antichambre, une table était couverte d'exemplaires de *Der Internationale Jude*. Un autre article du même journal américain publie, en février 1923, les déclarations d'Erhard Auer, vice-président de la Diète bavaroise, accusant Ford de financer Hitler, parce qu'il était favorable à son programme prévoyant l'« extermination des Juifs en Allemagne ».

Wallace observe que cet article est une des premières références connues aux projets exterminateurs du dirigeant nazi. Enfin, le 8 mars 1923, dans une interview au *Chicago Tribune*, Hitler déclarait : « Nous considérons Heinrich Ford comme le leader du mouvement fascisti croissant en Amérique. (...) Nous admirons particulièrement sa politique antijuive, qui est celle de la plate-forme des fascisti bavarois (5). » Dans *Mein Kampf*, qui paraîtra deux ans plus tard, l'auteur rend hommage à Ford, le seul individu qui résiste aux Juifs en Amérique, mais sa dette envers l'industriel est bien plus importante. Les idées de *The International Jew* sont omniprésentes dans le livre, et certains passages en sont extraits presque littéralement, notamment en ce qui concerne le rôle des conspirateurs juifs dans les révolutions en Allemagne et en Russie.

Quelques années plus tard, en 1933, une fois le parti nazi au pouvoir, Edmund Heine, le gérant de la filiale allemande de Ford, a écrit au secrétaire de l'industriel américain, Ernest Liebold, pour lui raconter que *The International*

Jew était utilisé par le nouveau gouvernement pour éduquer la nation allemande dans la compréhension de la « question juive » (6). En rassemblant cette documentation, Wallace a établi, de manière incontestable, que le constructeur automobile américain avait compté au nombre des sources les plus significatives de l'antisémitisme du national-socialisme.

Comme le rappelle Wallace, Hitler fit attribuer en 1938 à Ford, par l'intermédiaire du consul allemand aux États-Unis, la grande croix de l'ordre suprême de l'Aigle allemand, une distinction créée en 1937 pour honorer de grandes personnalités étrangères. Auparavant, la médaille, une croix de Malte entourée de svastikas, avait été attribuée à Benito Mussolini.

Cependant, Wallace ne nous explique pas pourquoi, considérant l'abondance des travaux antisémites européens, notamment allemands, l'auteur de Mein Kampf a été à ce point fasciné par l'ouvrage américain. Pourquoi a-t-il orné son bureau du portrait de Ford, et non de celui de Paul Lagarde, Moeller Van der Bruck et de tant d'autres illustres idéologues antisémites allemands ? Outre le prestige associé au nom de l'industriel, il semble que trois raisons peuvent expliquer cet intérêt pour *The International Jew* : la modernité de l'argument, son vocabulaire « biologique », « médical » et « hygiéniste » ; son caractère de synthèse systématique, articulant dans un discours grandiose, cohérent et global, l'ensemble des diatribes antisémites de l'après-guerre ; enfin, sa perspective internationale, planétaire, mondiale.

« Je l'ai lu et je suis devenu antisémite »

Wallace montre, documents à l'appui, que Hitler n'a pas été le seul des dirigeants nazis à éprouver l'influence du livre fabriqué à Dearborn. Baldur von Schirach, leader de la Hitlerjugend et, plus tard, gauleiter de Vienne, déclara, lors du procès de Nuremberg : « Le livre antisémite décisif que j'ai lu à cette époque, et le livre qui a influencé mes camarades, est celui de Henry Ford, *The International Jew*. Je l'ai lu et je suis devenu antisémite. » Joseph Goebbels et

Alfred Rosenberg figurent également parmi les dirigeants ayant mentionné cet ouvrage au nombre des références importantes de l'idéologie du Parti national-socialiste allemand (NSDAP) (7).

En juillet 1927, menacé d'un procès en diffamation et inquiet de la chute des ventes de ses voitures, Ford s'était livré à une rétractation en bonne et due forme. Dans un communiqué de presse, il affirmait sans broncher ne « pas avoir été informé » du contenu des articles antisémites parus dans *The Dearborn Independent*, et il demandait aux Juifs « pardon pour le mal involontairement infligé » par le pamphlet *The International Jew* (8). Jugée peu sincère par une bonne partie de la presse américaine, cette déclaration a cependant permis à Ford de dégager sa responsabilité pénale. Elle ne l'a pas empêché de continuer à soutenir, en sous-main, une série d'activités et de publications à caractère antisémite (9).

« Ford précurseur du nazisme » a été largement occulté aux États-Unis, au profit du grand industriel moderne promoteur de la voiture fabriquée en série et vendue à bon marché. C'est cet homme que l'écrivain anglais Aldous Huxley présentait ironiquement, dans *Le Meilleur des mondes* (1932), comme une divinité moderne, la prière adressée à « Our Ford » remplaçant l'ancienne dirigée à « Our Lord » (« Notre Seigneur »).

Ce long silence gêné est compréhensible. Le « cas » Ford soulève des questions délicates sur la place du racisme dans la culture nord-américaine et sur les rapports entre notre « civilisation occidentale » et le IIIe Reich, entre la modernité et l'antisémitisme le plus délirant, entre progrès économique et régression humaine. Le terme de « régression » n'est d'ailleurs pas pertinent : un livre comme *The International Jew* n'aurait pas pu être écrit avant le XXe siècle, et l'antisémitisme nazi est lui aussi un phénomène radicalement nouveau. Le dossier Ford jette une lumière crue sur les antinomies de ce que Norbert Elias appelait le « processus de civilisation ».

(1) cf. la démonstration qu'a faite Hannah Arendt, en ce qui concerne le colonialisme, l'impérialisme et l'antisémitisme européens, dans le premier et le deuxième volume des Origines du totalitarisme. Pour une actualisation et un enrichissement de cette thèse, cf. Enzo Traverso, La Violence nazie, Paris, La Fabrique, 2002.

(2) Stefan Kühl, The Nazi Connection. Eugenics, American Racism, and German National Socialism, Oxford University Press, New York, 1994.

(3) Max Wallace, The American Axis. Henry Ford, Charles Lindbergh, and the Rise of the Third Reich, St. Martin's Press, New York, 2004.

(4) La faculté de médecine Lyon-I, jusqu'en 1996.

(5) Max Wallace, The American Axis, p. 45-46.

(6) Ibid., p. 130.

(7) Ibid., p. 42, 57.

(8) Ibid., p. 31-33.

(9) Sur les connexions antisémites et philonazies de Ford dans les années 1930, et sur son alliance avec Lindbergh, lire les pages 124 à 145 et 239 à 266.

Publié sur :

<http://www.noslibertes.org>

Agir ?

Faire circuler ce document autour de soi